

L'AUTRE CÔTÉ DES MIROIRS

PROLOGUE

Le calme de la nuit fut troublé par le vent qui se leva d'un coup. Sous sa poussée la lune blafarde surgit de derrière les nuages. Un rayon entra par la lucarne du grenier pour envahir les ténèbres. Naquit une étrange palpitation sur le bric-à-brac entassé. Malles, paillasses, cartons crevés régurgitant des livres rongés sortirent de l'ombre pour exhiber leurs reliefs tourmentés. Un grouillement interne prit vie mollement sous la lumière. Alertée par ce changement, une souris sortit d'une caisse où elle grignotait de vieux papiers. Dès qu'elle se retrouva dans l'éclairage, elle fila vers un autre emballage où elle avait dissimulé sa nichée.

Un miroir terni aux reflets glauques renvoya la clarté. Progressivement, un visage flou se dessina dans la psyché jusqu'à devenir précis. Les traits étaient ceux d'une belle jeune femme aux yeux clos et aux lèvres figées dans un rictus douloureux. Les paupières se soulevèrent et les prunelles incolores distillèrent une angoisse insoutenable déformant la figure d'un blanc crayeux. L'image ne fut plus qu'un masque de terreur absolu et la bouche s'ouvrit sur un cri muet.

Le faisceau lumineux effleura un fauteuil trapu, sur lequel était abandonnée une poupée décapitée. Sièges bancals et autres objets étaient voilés de toiles d'araignées. L'une d'elles, dérangée par la lueur dans son assoupissement repu, escalada de ses pattes graciles la robe de la poupée. Arrivée sur le col de dentelle jauni, elle se hâta de redescendre, dans la crainte d'être engluée par un afflux de sang s'écoulant de la bourre qui emplissait le jouet. Les gouttelettes écarlates glissèrent sur le tissu sans le souiller, avant de s'écouler sur le parquet poudreux.

Les larmes sanglantes s'agglutinèrent pour former une traînée qui commença à se mouvoir. Le poisseux sillon ondula vers un recoin obscur pour y disparaître, absorbé par l'obscurité.

Au dehors, la puissance des bourrasques redoubla d'ardeur, brassant les branches d'un marronnier planté au centre du jardin abandonné. Des nuages de poussière tourbillonnèrent dans la cour blanchie par la luminosité.

La carcasse de la maison craquait sous les violentes poussées. Portes et persiennes soupiraient en tremblant. Le vent du temps balayait les soupirs du passé.

Une procession de nuages dissimula à nouveau la lune. La nuit abattit sa suie sur les combles.

Dans le miroir, le regard de la femme se vida de toute expression. Ses traits convulsés se détendirent, lèvres et paupières blêmes se refermèrent. Le visage avait retrouvé son intacte beauté lorsqu'il se dilua dans le tain verdâtre du miroir.

Une nouvelle fissure en crevassait la surface à présent éteinte.

Tout se pétrifia. Le grenier ne fut plus qu'une masse compacte et endormie. Loin dans la nuit une cloche égrena les douze coups de minuit. Un chien hurla, puis un autre lui répondit.

CHAPITRE PREMIER

– Non ! Inutile d’insister, nous ne passerons plus jamais le seuil de cet enfer ! Enfin, Pascale, c’est à croire que tu as perdu la mémoire ! objecta Marek.

Les yeux bleus de l’homme s’étaient écarquillés de stupeur lorsque sa femme lui avait fait lire la lettre reçue d’un notaire le matin. Une lettre officielle annonçant à Pascale que sa tante venait de décéder et qu’elle en héritait. La jeune femme était convoquée à Avallon pour signer des papiers avant de recevoir les clés. Le notaire précisait que l’argent placé chez lui par la vieille femme suffisait à couvrir les frais de succession.

Pascale pinça les lèvres pour ne pas répliquer vertement à son époux visiblement en colère. Depuis trois ou quatre mois, elle utilisait cette stratégie pour éviter les discussions à chaque fois qu’il était contrarié, ce qui lui arrivait de plus en plus souvent. De la main, elle fit signe à Barbara, sa fille aînée, de sortir. Celle-ci comprit qu’il fallait qu’elle emmène aussi la cadette.

À trente-neuf ans, Pascale avait conservé sa silhouette longiligne et Marek en était épris comme au premier jour. Il le lui prouvait moins souvent depuis qu’il était au chômage. Les problèmes matériels s’accumulaient et ne pouvaient se régler faute d’argent, ce qui semait la zizanie dans le ménage. Pascale pressentit qu’elle devait employer son charme pour que son mari accepte l’héritage. Méthodes dont ses filles ne devaient pas être témoins à cette heure de l’après-midi. Que pouvait-elle faire dans leur situation, à part se réjouir de cette aubaine qui leur tombait du ciel ou plutôt de l’enfer ? Car c’était le seul endroit où sa défunte tante avait dû atterrir.

Pascale ne pouvait déplorer sa mort après la vie infernale qu’elle lui avait fait mener au cours de sa jeunesse. Avant elle, sa propre mère, avait subi les mêmes tourments. Enfin, elle l’imaginait, puisqu’elle ne l’avait pas connue. Celle-ci était décédée trois mois après l’avoir mise au monde.

Marek exécrait Émilienne. Elle l’avait maudit lorsqu’il était venu chercher Pascale pour l’emmener vivre dans la banlieue parisienne. Tandis qu’elle les accablait d’injures, postée sur le seuil de la porte, il lui avait jeté : « Même si je ne suis pas riche, elle sera mieux avec moi plutôt que dans votre repaire de bête malfaisante ! »

Sans la connaître, les deux filles du couple la détestaient aussi. Elles n’avaient jamais entendu dire du bien de leur grand-tante. Une avare au cœur sec, qui avait placé leur mère dans un orphelinat sous prétexte qu’elle était une *bâtarde*. L’injure favorite employée pour apostropher sa nièce. Enfant naturelle, soit, mais qu’elle s’était empressée de tirer de l’établissement l’année de ses quinze ans, pour la réduire en esclavage, lorsqu’elle avait eu une attaque la privant de l’usage de ses jambes. De ses jambes, mais pas de sa tête.

– La peau de vache, la vipère, l’ordure ! scandaient entre elles les filles de Pascale lorsque cette dernière laissait échapper quelques douloureuses anecdotes sur sa jeunesse. Les deux sœurs prétendaient qu’il y avait des insultes plus blessantes ou plus modernes, mais que la grand-tante Émilienne, ne les capterait pas car elles n’étaient pas de son époque.

Sur le palier, Barbara tira Monika par la main.

– Pourquoi on sort ? demanda la petite qui n’avait que dix ans.

L’aînée, âgée de dix-sept ans, ce qui lui donnait une certaine autorité sur sa cadette, lui répliqua :

– Ce sont des affaires de grands qui ne nous regardent pas.

Elles dévalèrent l’escalier et traînèrent dans la cour bétonnée de leur HLM où leurs parents ne payaient plus le loyer depuis trois mois. Ici, c’était courant. On ne les fichait pas à la porte pour autant. Leur mère allait voir l’assistante sociale pour lui expliquer que les allocations servaient déjà à nourrir la famille. La jeune femme gracile abîmait ses jolies mains à faire quelques ménages qui leur procuraient le surplus.

Marek, le père, s’escrimait à dégoter de petits boulots, la plupart du temps au noir, espérant qu’ils déboucheraient sur des emplois. Dès le travail terminé, on le remerciait, parfois on oubliait même de le

payer. L'homme se rebellait, dénonçait l'exploitation, poussait une gueulante contre le patronat, puis retournait pointer à l'A.N.P.E., au cas ou...

Le caractère de Marek avait bien changé depuis qu'il était sans travail. Sa femme soupirait souvent. Parfois elle regardait par la fenêtre en reniflant, pour cacher ses larmes à ses filles. Elle se penchait à l'extérieur pour essuyer ses yeux rougis avant de se moucher. Pascale faisait semblant d'admirer la vue, même si le ciel était bouché par les brumes de la pollution ou des nuages qui déversaient leur trop plein.

– Ce que c'est moche ici ! se lamenta Barbara à l'intention de sa sœur qui ne répondit pas.

La jeune fille songeait que l'extérieur était aussi laid que l'appartement. Dedans, le papier peint se décollait et le lino noir usé laissait par endroits apparaître le ciment. Dehors, on ne voyait que des rangées d'immeubles tous aussi crasseux que celui où elles vivaient. Seules couleurs sur le béton, celles du linge qui pendait tristement aux fenêtres et tout en bas, les graffitis des taggers. Les tonalités changeaient selon l'humeur de l'artiste ou la bande à laquelle il appartenait. Chaque matin, avec sa sœur, elles se distrayaient en partant en cours à déchiffrer les nouvelles inscriptions qui avaient été faites pendant la nuit.

Le plus minable, était leur lycée. On aurait dit qu'il était fait de carton recyclé qui aurait pris l'eau et se serait gondolé au séchage. Des plaques d'enduit se détachaient des murs, dévoilant les plaies des bâtiments qui se désagrégeaient. L'ambiance n'était guère plus sympathique. L'aînée n'arrivait pas à s'y faire de véritables amies. Les études marchaient moyennement, Barbara partisane du moindre effort, savait d'avance que la vie ne lui apporterait rien. « Élève douée, mais sans aucune réelle motivation », telles étaient les annotations de la plupart de ses professeurs.

Les jeunes la surnommaient la Polak, à cause de son nom, Barbara Kupowski. Il lui venait de son père lequel avait émigré de Pologne dans les années 80. Elle se contrefichait du surnom insultant. Elle avait parfois espéré sortir de cette banlieue sans se douter que cette joie lui serait donnée par Émilienne.

Sur les maisons de campagne, l'idée de Barbara était plutôt vague. Elle subissait l'influence des illustrations ornant les pages des magazines froissés, qu'elle avait feuilletés dans la salle d'attente du dentiste. Tout en faisant encore une fois le tour de l'immeuble, elle pensa que pour des gens comme eux, hériter d'une maison dans l'Yonne, était une chance à ne pas laisser passer. Elle évoqua un endroit où ils n'auraient plus à supporter les pétarades des motos, les téléviseurs montés à fond, les braillements des bébés et le pire : les « autres ». Ceux qui rentraient soûls, ceux qui s'engueulaient et ceux qui cognaient leurs femmes ou leurs gosses, suivant leur humeur ou le degré de leur ébriété.

– Si papa dit oui pour la maison, nous aurons chacune une chambre, expliqua-t-elle à Monika, pour rompre le silence. Il y aura aussi un grand jardin.

Elle lui décrivit débordant de fleurs odorantes, différentes de celles poussiéreuses qui poussaient dans les jardinières accrochées au rebord des fenêtres.

– Peut-être même que nous aurons des arbres ? De vrais arbres, poursuivit-elle.

Pas les troncs émaciés, plantés après la construction des cages bétonnées et qui avaient tout de suite crevé, roués de coups de santiags, de chocs de motos lancés dessus et de jets d'urine au pied. Elle était persuadée qu'une maison représentait tout ce dont on pouvait rêver lorsqu'on vivait dans une cité-dortoir. Ça pouvait aussi s'appeler liberté, un mot dont elle connaissait la signification, mais dont elle ne saisissait pas exactement le sens profond.

Leur mère ne leur avait jamais décrit la maison où elle avait vécu entre ses quinze et vingt ans. Les jours de cafard, elle évoquait surtout la tante Émilienne, la manière dont elle l'avait persécutée et sans doute sa propre mère avant elle. Pascale leur avait raconté qu'elle était persuadée que celle-ci était décédée suite aux méchancetés d'Émilienne et qu'elle-même serait morte si elle n'avait pas rencontré Marek.

Barbara se jura qu'elle se ferait un plaisir de piétiner ou de déchiqueter sa photo si elle trouvait une.

Le crépuscule commençait à tomber. Une à une, les fenêtres s'allumèrent. La jeune fille proposa à sa sœur de rentrer. Sa mère avait dû finir par convaincre son père.

CHAPITRE II

– J’ai dit non, c’est non ! N’insiste plus, trancha Marek, alors que Barbara refermait la porte d’entrée. Je me souviens trop de ce qu’elle a dit quand je t’ai emmenée de chez elle. Tu crois que ce sont des paroles qui s’oublient si facilement ?

Les manœuvres de Pascale ne s’étaient pas révélées efficaces. Celle-ci soupira en levant les yeux au plafond dès qu’elle vit entrer ses filles dans la cuisine, voulant avertir Barbara que la partie serait dure à gagner.

Tandis que le visage fermé, Pascale servait les sempiternelles pâtes au fromage, Barbara fut soudain en mesure de formuler LE raisonnement capable de faire changer d’avis son père. Il lui était venu, comme si elle l’avait toujours su :

– Et si tu retournais chez les Gardiol ? À l’époque, ils t’avaient dit qu’ils étaient contents de toi. Peut-être qu’ils te donneraient à nouveau un emploi...

– Mais comment sais-tu ça ? s’enquit son père, étonné, avant de poursuivre la voix rêveuse, comme si elle lui avait répondu : À cette époque, j’aimais bien travailler la terre, ça me rappelait mon pays...

Forte de sentir son mari fléchir, Pascale enchaîna sur un ton passionné :

– Pour labourer, semer ou récolter, les chômeurs ne doivent pas se bousculer... L’Yonne, c’est pas le Val d’Oise...

– Vous avez sans doute raison toutes deux, seulement les Gardiol doivent être à la retraite maintenant.

Pascale le rassura après avoir saupoudré un supplément de râpé sur les portions de pâtes :

– Leur fils a dû reprendre l’exploitation. Il avait ton âge et je le connaissais bien. Je suis certaine qu’il ne te refusera pas du travail.

– Tu m’auras toujours d’une manière ou d’une autre, capitula Marek et comme je vois que les filles y tiennent aussi... C’est oui !

Barbara jubila sans pouvoir s’expliquer comment lui était venu cet argument. Marek prit Monika sur ses genoux, la cajola comme un bébé, et la famille trinqua avec de l’eau du robinet coupée d’un trait de sirop. À nouveau, une joie simple régnait dans le foyer.

Une énigme tracassait Barbara : elle était certaine que sa mère ne lui avait jamais parlé des Gardiol... Comment leur nom lui était-il venu spontanément aux lèvres ?

Ensuite il fut question de tous les avantages dont ils bénéficieraient : plus de soucis de loyer, ni de charges. Plus de voisins importuns, plus d’horizon bouché, mais un grand jardin où Marek ferait pousser des légumes. Pascale évoqua le bon air et les couleurs qui reviendraient sur les joues pâles de ses filles. Tout à leurs projets, aucun membre de la famille, même s’il y pensait, ne s’avisa de prononcer le prénom Émilienne.

La maison avait trouvé de nouveaux propriétaires qui allaient tenter d’oublier l’ancienne.

Dès le lendemain, Pascale se rendit à la poste pour téléphoner au notaire. Elle prit un rendez-vous pour la semaine suivante. Elle irait à Avallon en train. Le peu d’argent possédé fut compté. Il y avait le voyage pour aller signer l’acte de propriété, puis le déménagement qui suivrait. Leur vieille voiture, un break Peugeot aux allures d’épave, servirait à transporter la famille et quelques affaires indispensables pour emménager. Marek calcula qu’il faudrait deux voyages pour tout caser. Au deuxième, seuls Marek et sa femme reviendraient pour démonter le mobilier auquel le couple tenait. Dans l’hypothèse où il resterait des bricoles, Pascale les donnerait à un jeune couple démuné qui venait de s’installer dans l’immeuble. Un aller et retour de moins limiterait les frais. Pascale affirma que si la tante Émilienne n’avait rien vendu, la maison devrait renfermer meubles, linge et vaisselle en abondance.

Sans élucider si c’était l’excitation liée à ce prochain changement ou à la fin de l’année scolaire qui approchait à grands pas, Barbara fit des cauchemars durant les jours qui suivirent. De mauvais

rêves obsédants. Elle se voyait franchir une lourde porte munie d'un judas, descendre dans un souterrain glacé aux murs de pierres rongés de moisissures. Frissonnante, elle poussait une autre porte cuirassée de fer et là, comme si un barrage venait de s'ouvrir sous une violente poussée, un flot de sang déferlait sur elle et l'engloutissait. La jeune fille se débattait, étouffée par ce flux gluant qui emplissait ses narines, sa bouche et l'aveuglait. Incapable de surnager, elle coulait à pic...

Elle s'éveillait haletante, le cœur battant et le corps baigné de transpiration. Sans bruit, elle se levait doucement, pour ne pas déranger sa petite sœur. Elle entrouvrait la fenêtre et aspirait un peu d'air frais avant de se recoucher.

Et l'insupportable cauchemar revenait, invariable dans son déroulement, la poursuivant même pendant la journée.

Au lycée, elle vit même du sang couler du robinet en se lavant les mains après un cours de chimie. Il lui sembla que son stylo bille n'écrivait plus qu'en rouge, alors que d'ordinaire l'encre était bleue.

Le carmin des illustrations de ses livres d'histoire et de géographie, le groseille de la craie poussiéreuse sur le tableau noir : sa vie quotidienne devint une composition écarlate qui l'effrayait.

Afin de ne pas tracasser sa mère, elle s'abstint de lui parler de ces visions cramoisies. Elle avait des problèmes de vue et se persuadait que tout venait de là. À chaque visite, le médecin scolaire lui conseillait de porter des lunettes, mais comme les finances étaient loin d'être à flot, on retardait le rendez-vous chez l'ophtalmologiste. En attendant, l'aspirine lui calmait ses incessantes migraines.

Enfin tout fut réglé : notaire et emballages des affaires. Les cartons du supermarché s'empilèrent dans le séjour qui prit des allures de champ de bataille. Les cours au lycée se terminèrent aussi.

La veille du départ, Barbara ne fit d'adieux à personne. La Polak ne regrettait rien et ne laisserait aucun regret. Pas même à Steph, le seul garçon qui l'avait embrassée lors d'une giga teuf au centre aéré pendant l'été. Elle aimait bien Steph, mais pas le contact de sa langue qui avait forcé ses lèvres pour chercher la sienne. L'expérience l'avait écœurée et elle s'était sauvée en s'essuyant d'un mouchoir l'intérieur de la bouche, comme si une limace s'y était promenée. Les autres filles racontaient que ça faisait toujours cet effet la première fois. Depuis, Barbara n'avait plus eu envie de recommencer.

Pour unique au revoir, Monika alla griffonner sur quelques portes de cave : LES POLAKS VOUS DISENT MERDE.

En remontant de son expédition punitive, Monika était blême. Elle vint trouver sa sœur qui, dans la chambre, emballait son linge dans des cartons et lui raconta, haletante. :

– J'ai déguerpi la trouille au ventre, après avoir aperçu une drôle d'ombre dans le sous-sol.

– Une ombre ? Quelqu'un t'a vue ?

– Non ! C'était comme un gros monstre qui couinait en avançant lentement, comme s'il se traînait.

– Bah ! c'étaient certainement Rachid et Paulo. Ils sont toujours à fouiner dans les caves.

En réalité, deux types qui dealaient et se shootaient dans le sous-sol. Monika devait les avoir dérangés en plein trip. Il y avait bien eu une fille au bloc A3 qui s'était prise pour un oiseau et avait sauté par sa fenêtre, du 12^{ème} étage.

– Ça n'avait rien à voir avec Rachid et Paulo, c'était un truc plus menaçant à l'odeur de rat crevé. Sa puanteur m'est arrivée dessus, alors que le monstre était encore loin de moi.

– Si ce n'étaient pas ces mecs, c'était un clochard qui trimballait un caddy plein de cochonneries.

Depuis trois mois, plusieurs SDF tournaient autour des immeubles, fouillaient les poubelles et récupéraient tout ce qu'ils pouvaient trouver. Ils devaient squatter des caves inutilisées.

– Non, tu te trompes, serina Monika. C'était quelque chose de plus terrible.

Barbara cloua le bec à sa sœur en lui proposant de descendre avec elle au sous-sol. Elle pensait qu'elle allait refuser. Contre toute attente, la petite accepta. La curiosité l'emportait sur la peur.

Les parents étaient absents. Ils s'étaient rendus au bureau de l'assistante sociale de permanence. Des voisins leur avaient affirmé qu'ils pouvaient obtenir une prime pour le déménagement.

Le sous-sol était silencieux. Les jeunes qui venaient dealer ou forcer les portes des caves opéraient de préférence la nuit, Barbara y repensa en parcourant les couloirs chichement éclairés par les rares ampoules qui n'étaient pas hors d'usage. Les inscriptions maladroites de Monika lui arrachèrent un sourire. Aucune des deux filles ne vit rien d'étrange ni n'entendit le moindre bruit

suspect. Mais en atteignant l'escalier emprunté dix minutes auparavant, elles aperçurent de grosses traînées gluantes qui luisaient sur le ciment sale des trois premières marches.

La matière était visqueuse, sombre et pestilentielle. Elle ressemblait à des morceaux d'entrailles déroulés. Des viscères qui auraient séjourné en plein air. Une nuée de mouches bleues s'envola en bourdonnant.

Monika émit un « beurk ! » retentissant avant de se pincer le nez. L'effet fut différent en ce qui concernait Barbara. Elle se pencha et examina la substance brillante. La tête lui tournait. S'accrochant d'une main au mur lépreux pour ne pas tomber, elle ressentit une sensation malsaine d'attraction, tandis que sa bouche s'emplissait de salive. La jeune fille passa la langue sur ses lèvres d'un air gourmand. Comme alertée par son comportement, Monika la tira par la manche en la suppliant :

– Viens, Barbara, fichons le camp. C'est dégeu...

L'aînée obéit à contrecœur, insatisfaite de n'avoir pu goûter l'immonde pourriture. Elles contournèrent les serpentins violacés sinuant sur les marches.

Pour Barbara, le béton de l'escalier semblait teinté de rouge lorsqu'elle remonta. Sa tête bourdonnait tandis qu'une migraine lancinante vrillait les orbites de ses yeux.

Ce soir-là, elle ne parvint à s'endormir qu'après avoir posé un gant humide sur ses paupières.

Une fois de plus, sa nuit ne fut qu'une interminable suite de cauchemars. Toujours le même. À chaque fois qu'elle arrivait à en émerger dans un sursaut, la jeune fille pensait qu'il était temps que la famille quitte la cité. Elle était certaine que tout irait mieux dans la maison inconnue qu'elle imaginait claire, entourée de verdure et ensoleillée.

Ce besoin de pureté la tenaillait quand, au matin, elle se leva ankylosée. Chaque muscle de son corps était endolori comme si elle avait passé sa nuit à repousser ou à fuir une chose indéfinissable lui voulant du mal.

Sa mère la réconforta lorsqu'elle se plaignit de crampes dans les jambes après avoir effectué plusieurs allers et retours, chargée de paquets, entre leur appartement au 5^{ème} étage et le rez-de-chaussée. L'ascenseur était inutilisable depuis longtemps. Pour Pascale, Barbara faisait une nouvelle crise de croissance. La jeune fille accepta l'idée que les malaises dont elle souffrait venaient des changements se produisant dans son corps. Elle n'avait pourtant pas le souvenir d'en avoir ressenti d'identiques lors de ses premières règles ou lorsqu'elle avait commencé à se développer. Non, c'était tout à fait différent.